

Pas même un de ces péchés inouïs qui vous permettraient de vous sentir pervers et différent. L'homme seul, à sa vraie place, parmi beaucoup de choses plus vastes qui remplissent leurs fins.

Angus WILSON, *la Ciguë et après*¹.

PASSAGE DE LA LIGNE

ITINÉRAIRES

Ces chemins qui me conduisirent vers la Marine et accomplirent mon drame, c'est dans ma plus lointaine enfance que j'en retrouve l'appel. Comment ai-je pu, en entrant dans ce corps, être à ce point insoucieux de la singularité de ma nature et me mêler si aveuglément à la chose militaire dans laquelle je devais un jour me briser ?

Aussi loin que je remonte dans mon passé, c'est la mer que je vois. Elle a joué un rôle important dans ma vie, mais il m'a fallu du temps pour en prendre conscience. Elle m'avait toujours été aussi familière que la petite maison que j'habitais avec mes parents, au flanc d'une colline surplombant une corniche rocheuse. D'autres enfants avaient dû connaître la vastitude des forêts et des champs. Pour moi, il y avait une coupure dans l'espace. Celui-ci était comme tronqué par la mer. Le monde semblait n'exister que plus loin, vers l'intérieur des terres. Devant moi s'étendait la mer : elle circonscrivait l'espace de mes jeux ; elle était la limite infranchissable au-delà de laquelle se portaient déjà mes désirs et mon imagination.

Notre maison était bien modeste, parmi de plus belles villas, mais j'aimais ce coin sauvage et désert du promontoire de Malmousque². Les murs étaient rongés par l'air du large. Le mistral les avait ravinés comme de la pierre meulière, cassant leurs angles, effritant ces arêtes que l'on palpe par temps sec. De mauvaises herbes envahissaient le sol tout autour des tamaris vert pâle, arbustes fragiles, tourmentés, au suc amer, ployant sous le vent porteur de sel qui rouillait les grilles des jardins ou, dans le tumulte d'un après-midi ensoleillé, faisait battre un portail mal loqueté.

Je restais de longs moments à regarder la mer, abrité du mistral qui criait à travers les branches de pin, agitant l'ombre sur le sol

de notre petite terrasse, la déplaçant sans cesse dans une sorte de cercle incertain, irrégulier, la balayant sur mon visage. Une voile évoluait parfois. Mais elle ne quittait pas cette espèce de rade ou plutôt de zone à demi protégée formée par l'extrême pointe des montagnes de l'Estaque et la dernière avancée des môles du port de pêche, où, arrimées à un ponton, une dizaine d'embarcations tiraient sur leurs filins. À l'horizon brouillé, la mer était soulevée par la houle forte. Des vagues, courtes et nerveuses, la harcelaient, recevant la lumière du soleil et la brisant dans les mille éclats un peu pâles de certaines journées d'hiver exceptionnellement chaudes.

En ces fins d'après-midi une lumière oblique et pierreuse – celle des derniers rayons de soleil – apportait toute sa splendeur à la côte, colorait de jaune tout le paysage : jaunes étaient les maisons au bord de la corniche, les murs du phare, la pointe de la jetée et, à quelques brasses du rivage, là où se découpait une crique dont les pêcheurs avaient pris possession, ce rocher perdu, dressé comme un croc, où, seule végétation reconnaissable, s'agrippait un figuier stérile.

« Le vent va bientôt tomber », disait mon père. Déjà les pins s'agitaient plus faiblement sur la colline, mais le mistral soulevait encore des nuages d'embruns, poussait l'écume vers le sable, bouillonnante, qui prenait de plus en plus des teintes d'or rouge, prolongeant au ras de l'eau le reflet d'un soleil sur le couchant.

Au pied de notre terrasse s'étendait une plage. Il était facile d'y accéder par un petit escalier creusé dans le calcaire. Un mât dépouillé de son pavillon se dressait à proximité de la remise des pêcheurs. Des chaises de fer attachées les unes aux autres par une chaîne où pendait un cadenas, s'enfonçaient peu à peu dans le sable. Chaque année on les libérait pour la saison. On nettoyait la plage des débris apportés par l'hiver, par le vent, par la tempête, par la nuit, de ces débris de planches brisées, gorgées d'eau (sur certaines d'entre elles s'inscrivaient parfois en caractères marqués au pochoir, d'une peinture délavée, les noms de quelque maison de commerce), de cet écheveau de fil de fer rouillé, empêtré d'algues qui tremble un peu sous le vent du large, de ces papiers qui volettent sur le sable et retombent – le sable ruisselle sur eux –

s'immobilisent, recouverts par une mince couche, s'enfoncent de plus en plus profond sous le vent, bientôt invisibles, que le pied d'un baigneur ramènerait un jour à la surface.

L'envie me prenait souvent de descendre sur la plage, de me rouler dans le sable, dans ces cristaux mêlés de sel qui s'agglutinaient, collaient aux cheveux, au duvet de la peau.

Sur ce rivage, la mer, à l'approche de l'été, devenait douce. Je pouvais avancer sur le sable quelques mètres et le sentir encore fourmiller sous mes pieds, alors que l'eau peu à peu montait vers moi, caressait d'abord les chevilles légèrement, mais bien vite je ne sentais plus la caresse, puis les jambes, puis les cuisses. C'est alors que je m'arrêtais et que je plongeais tout entier, torse, bras et jambes, m'éclaboussant, ivre d'espace, retrouvant l'harmonie recherchée, ce doux mélange de la tiédeur frileuse du corps et du frais abouchement de la mer.

Ainsi s'étaient écoulées mes premières années dans ce pays qui avait d'abord été pour ma famille un lieu d'exil. Des nécessités économiques avaient poussé mes parents à s'installer à Marseille : mon père travaillait comme employé dans une banque – gravissant les échelons d'une hiérarchie où il n'occuperait jamais qu'une position très médiocre. Il le savait et devait en éprouver de l'amertume. La situation matérielle de ma famille avait toujours été précaire. J'étais né sur les bords de la Méditerranée et je ne connaissais pas encore cette mer plus grandiose qui battait la Bretagne, mon pays d'origine³.

Sur le chemin étroit que formait la Corniche à cette époque, petit garçon en culottes courtes, ma serviette sous le bras, je me rendais à « la communale ».

À l'école⁴, je ne montrais pas cette exubérance joyeuse de mes jeunes condisciples méridionaux. Peut-être est-ce parmi eux que j'ai pressenti pour la première fois cette dissonance fondamentale qu'il y aurait dans ma vie. J'avais déjà cette sorte de gaucherie qui ne m'a jamais tout à fait quitté depuis. C'est à la façon dont elle était perçue que je suscitais une indifférence amusée ou que je me faisais des amis. Pour eux, elle avait un certain charme. On m'aimait bien.^A

Mes parents avaient peu de relations, surtout des amitiés de voisinage. Mais nous rendions parfois visite, en prenant un car, à une vieille amie de ma mère qui habitait Toulon. Aller dans cette ville était une des joies de mon enfance. Toulon me fascinait. Dans la rade, se dressait la masse sombre des cuirassés : le *Suffren*, le *Dunkerque*, le *Strasbourg* – symboles de la toute-puissance navale. Des croiseurs étaient rangés en couple face à la ville. Des flottilles de sous-marins reposaient sur la mer comme de longs fuseaux noirs. Je marchais avec ma mère vers le Mourillon où habitait notre amie, suivant la route déserte à certaines heures ; les rails du tramway brillaient au soleil au travers des rafales de mistral ; je longuais les murs de pierre grise, les murs austères de l'école des Mousses, puis de l'école des Apprentis de la Flotte, croisant au passage un groupe de ces garçons au retour d'un exercice ou d'un termin de sports, et qui regagnaient leur chambrée ou allaient prendre une douche à l'un des étages des bâtisses de casernement, derrière les grands murs nus et lisses de l'arsenal (ainsi conçus pour empêcher toute fugue) – là où plusieurs de leurs jeunes camarades apparaissaient aux fenêtres, avançaient la tête au-dehors, s'interpellant, battant des mains, puis un silence soudain – sur l'ordre d'un moniteur sans doute – et tous s'engouffraient sous un porche devant lequel se tenait un fusilier, et au fronton duquel on pouvait lire : « MARINE MILITAIRE » en grosses lettres de cuivre astiquées de frais.

Le soir, je me précipitais vers le port. L'escadre était toujours là. Dans mon esprit d'enfant j'avais craint qu'elle n'eût pris le large. Les coques des navires vibraient encore sous le soleil. On entendait retentir à bord les sonneries de clairon annonçant les mouvements de service et, parmi eux, celui que j'attendais avec le plus d'impatience, la sortie des permissionnaires. Je le reconnaissais à la première note. À la plage avant des bâtiments, je distinguais les matelots alignés le long des bastingages en train de passer l'inspection. Je regardais avec avidité ces navires aux silhouettes grises qui se découpaient dans ce décor familier aux habitants de Toulon, formant des creux d'ombre sur la surface de

la mer, leurs flancs d'où l'on voyait glisser les échelles de coupée et les hommes y descendre. Devant le débarcadère du quai Cronstadt des vedettes se pressaient, maintenant de plus en plus nombreuses. Elles amenaient les officiers dont la plupart avaient revêtu une tenue civile. On les reconnaissait de loin à leur vitesse, au long sillage d'écume qu'elles laissaient derrière elles et que venait ensuite brouiller la cohorte des chaloupes réservées aux équipages. Peu après, les marins se répandaient dans les rues par bandes, leurs grands cols se découpant sur les vareuses, carrés bleus, taches claires, donnant un air de gaieté à toute la ville.

J'errais encore longtemps dans les ruelles, regardant les vitrines, les nombreux bazars où s'approvisionnaient les marins : colifichets à bon marché, souvenirs de pacotille, rubans noirs aux filigranes dorés portant les noms des unités de la flotte, médailles et barrettes, bélières pour seconds maîtres, pantalons et cabans fantaisistes prohibés par le règlement mais que les matelots achetaient en solde pendant l'été pour se rendre dans leurs familles.

Je regardais tous ces objets étalés, presque jetés en tas dans ces vitrines poussiéreuses aux étiquettes jaunies et racornies par le soleil. Parfois se détachaient parmi eux la courbe luisante d'un sabre ou la ligne d'une épée de marine. L'impression que tout cela produisait en moi, je n'aurais pu l'analyser parfaitement mais je pressentais qu'une réalité inconnue était là autour de moi, me cernant de toutes parts, prémices d'une vie qui pourrait être la mienne – celle de ces corps d'acier à présent immobiles dans cette rade et demain peut-être parcourant les mers avec leurs charges d'hommes.

Ce n'étaient là que des rêves d'enfant, vagues et fugitifs, mais le quai Cronstadt, la rue du Chevalier Paul étaient déjà remplis pour moi de ces lourdes résonances affectives dont je discernais mal la nature. Je devais retrouver ces impressions quelques années plus tard, à Marseille, vers la fin de mon adolescence, lorsque j'allais faire une de mes promenades préférées près de la rampe du boulevard Charles Livon. J'aimais ces fortifications à la Vauban qui dominent le bassin du carénage dans ce quartier de la Légion étrangère.

Je m'arrêtais devant les bâtisses du fort Saint-Nicolas et du fort Saint-Jean découpées dans la lumière dure et glacée des matins de février.